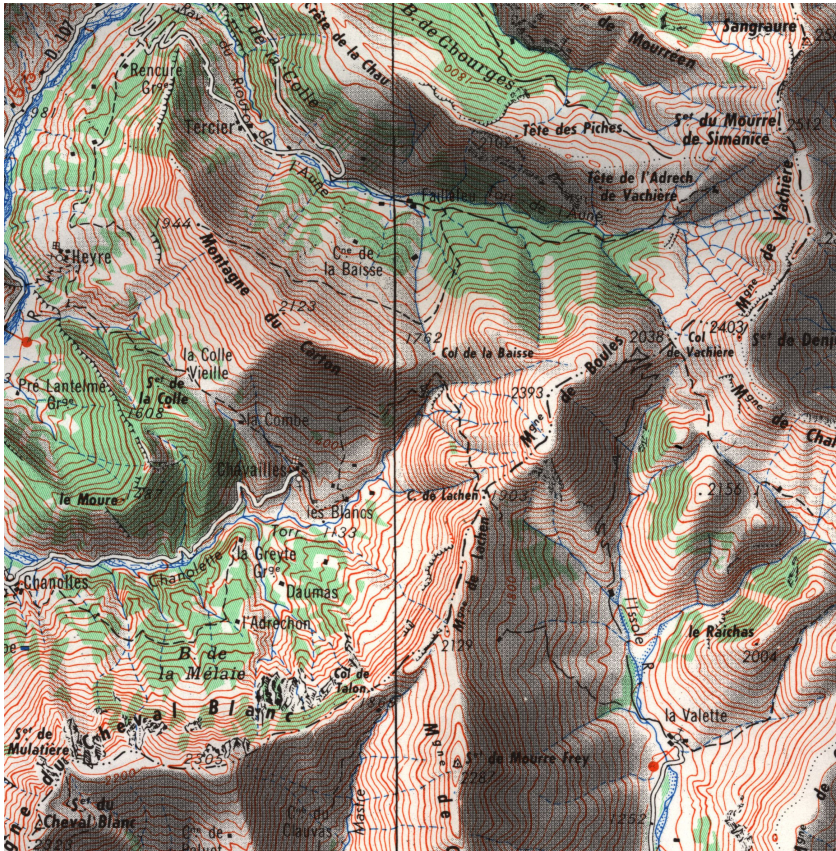


Berger

LE TEMPS PARAÎT BEAU ; pourtant il ressent un vague malaise. Le ciel, dégagé sans doute, mais d'un bleu un peu mat, n'offre pas sa profondeur habituelle. À l'Est, au dessus de la montagne de Lachen^a, flotte une sorte de reflet louche, et quand il se tourne vers le Sud, l'immense barrière du Cheval Blanc, nue, sans un arbre, étale ses raides pentes d'éboulis, si dépouillée qu'il semble que nulle ombre [ne] puisse s'y accrocher. On a beau être habitué à le voir, ce Cheval Blanc, on ne peut s'empêcher d'être impressionné par l'hostilité qu'il irradie : Élie est un homme positif, et il serait étrange qu'un berger expérimenté comme lui perçoive dans les montagnes des forces maléfiques. On ne voit cela que chez les bergers de romans, et son patron serait vraiment étonné s'il venait lui déclarer que lui, Élie Turriès, âgé de trente cinq ans, a peur du Cheval Blanc. Élie esquisse même un sourire à imaginer la scène.

Il n'empêche que la longue échine de la montagne qu'il regarde n'a rien d'attirant : comme d'un animal buté qui prépare muettement un coup de sabot sournois. Il se souvient qu'à l'école de formation professionnelle de bergers un moniteur avait raillé la façon, plutôt les façons dont les romanciers mal ou pas informés présentent son métier au public, qui accepte tout bouche bée. Les pasteuraux, toujours par

a. Le cadre de la nouvelle est le sud du massif des Trois Evêchés, rive gauche de la haute Bléone (voir la carte page 2).



Extrait de la carte de l'I.G.N. au 100 000° N° 61.

couples, bien entendu, qui, avec des houlettes enrubannées, baguenaudent élégamment, tandis que les blancs moutons paissent une herbe émeraude émaillée de pâquerettes. Des houlettes, qui en a vu ailleurs qu'au théâtre, et des moutons blancs ailleurs que dans les albums d'images pour enfants ? Le moniteur avait aussi ricané des surprenants pasteurs à la Giono qui tiennent des propos cataleptiques et brumeux, improvisent des épopées farouches au son de harpes éoliennes et de flûtes à eau. Élie avait même essayé de lire « le serpent d'étoiles », mais le bouquin lui était vite tombé des mains.

Non qu'il soit insensible aux grandes images ; au contraire,

la fréquentation de la Bible l'a fortement marqué. Né à Freis-sinières^a, petite colonie de réformés, il a souvent entendu ses parents lire tout haut le Livre, et il l'a lu lui-même. Moins depuis qu'il est adulte, c'est vrai ; mais ces choses là ne s'oublient pas. Et puis Abraham, Isaac, Jacob, tous les autres, étaient de vrais pasteurs. Un peuple comme celui des Hébreux savait de quoi il retournait en ce domaine et n'aurait jamais accepté qu'on lui montre des bergers de porcelaine ou des olibrius de fantaisie.

Bon : un coup d'oeil au troupeau que la chaleur pesante semble engourdir : à mi-hauteur de la montagne de Boules, l'herbe courte paraît le satisfaire. Les deux chiens, le Noir et Zorro, surveillent, attentifs et tranquilles. Élie est content d'eux, ce sont de bons chiens de troupeau, surtout le Noir : « Voyez, il a senti que je le regardais ; le voilà qui tourne la tête vers moi, avec ses yeux jaunes sous les longs poils noirs qui lui ont valu son nom. Hein, tu connais ton métier, vieux ? » Percevant le ton du compliment, peut-être les mots — allez savoir avec un malin comme lui — le Noir agite poliment la queue, ce que ne fait presque jamais un chien de berger. Mais le Noir n'est pas un animal ordinaire. Le jour où l'autre chien, venant d'on ne sait où, est arrivé — et c'est pourquoi, grosse malice, on l'a appelé Zorro — Élie a décidé de l'adopter et a entrepris de le former ; patiemment, sans frapper, car un vrai berger ne brutalise jamais une bête. Mais ce Zorro était une tête folle et ne pensait qu'à courir sus au troupeau, japper, mordiller, semer la zizanie. On a eu du mal, mais on est quand même arrivé à en faire un travailleur passable — sans plus. Et le gros du mérite en revient au Noir, qui l'a formé, dressé au métier, et tôt débarassé de ses fantaisies désordonnées, à coups de crocs, même, quand ça a été nécessaire.

a. Vallée annexe de la haute Durance, rive droite, face au village de La Roche de Rame.

Maintenant Élie est bien secondé : un mot, un geste, le Noir comprend ce qu'il faut faire, l'explique à Zorro, et les voilà partis, chacun d'un côté du troupeau pour le rassembler, par exemple. Rapidement, sans aboyer, sans mordre, sans affoler les bêtes. De vrais professionnels, quoi, capables de surveiller quelques temps les moutons à eux seuls, en cas de nécessité. La semaine dernière, Élie s'est aperçu qu'il lui manquait une brebis. Un coup d'oeil circulaire lui a montré qu'elle ne se trouvait pas de ce côté de la Baisse ; il fallait donc la chercher sur l'autre versant, qui descend vers la vallée de la Chanolière^a. Il a donc fait ses recommandations au Noir et à Zorro : ils ont très bien compris que le troupeau ne devait pas bouger de place, pendant qu'il allait à la découverte ; ils ont aussi très bien compris que le maître reviendrait quand il le pourrait.

En cas de besoin, nul ne peut monter ou descendre aussi vite qu'un berger. En quelques minutes il était au col, inspectant le sentier qui descend vers Chavailles. Il l'aurait parié : la brebis était là, couchée, une centaine de mètres plus bas. Un coup de sang, probablement, se disait-il, en dévalant tout droit à grandes enjambées. Avec son opinel il l'a saignée près de l'œil, puis il l'a mise en travers de ses épaules, pesante et chaude, la tête ballante, le sang dégouttant sur sa veste de cuir, et il a peiné durement pour la remonter jusqu'au col et rejoindre le troupeau. Dire qu'il y a des gens pour s'imaginer que c'est facile de faire berger ; un vrai métier de fainéant, comme ils disent. Il aurait aimé les voir à sa place en ce moment. Basta : on se construit vite une philosophie, dans ce travail, et s'il fallait prêter attention aux propos des gens de la ville. . . Il a entendu, de loin, l'appel bref du Noir qui signalait à Zorro son arrivée. Puis les deux chiens, tête levée, l'ont regardé venir jusqu'à eux. Le troupeau était là, bien groupé. Rien à dire, c'était du bon travail.

a. En fait, la Chanolette. Le nom est correctement cité par la suite.

Aujourd'hui, tout est en ordre, la brebis rétablie, pas de bête malade. Elles paissent tranquillement, étagées sur la pente, où elles tracent, à leur habitude, des courbes de niveau parallèles. C'est leur façon moutonnaire, inutile de les contrarier. Le soleil donne toujours, mais une brume imperceptible semble palpiter dans le ciel. Pas un souffle de vent : les arbres du bois de Boules vers lesquels il tourne un instant les yeux sont immobiles, comme tracés au pinceau sur la montagne, et l'échine du Cheval Blanc, depuis le sommet de la Mulatière jusqu'au col de Talon, de plus en plus maussade ; les mouches piquent, signe d'orage, et il y a quelque chose dans l'air qui semble louche. Il se sent un peu nerveux, lui d'ordinaire placide et positif. Et cette nervosité, il la reconnaît : le vent a dû tourner, très haut, et ne pas tarder à souffler du Midi. Il se mijote quelque chose, encore caché par les 2350 mètres^a du Cheval Blanc ; à peu près sûrement, un gros orage.

Mauvais, pense-t-il, mauvais pour le troupeau, si l'on n'y prend pas garde. Sous l'effet des éclairs, du tonnerre, de l'averse, il arrive que les bêtes s'affolent, courent à l'aveuglette, n'importe où, et sautent quelque barre rocheuse, cinquante de front. Cela s'est vu, plusieurs fois, ses collègues le lui ont raconté ; au Serre de Laou^b, il y a dix ans, à la cabane de Ghourgas^c, plus récemment, et d'autres endroits encore, comme au Jas des Pons^d. Ici, pas de danger, si l'on sait parer à temps. Il lui suffira, ce soir, de faire redescendre les bêtes à la cabane de la Baisse, et de là dans le parc. Une fois encloses, elles n'auront pas l'idée de s'ensauver.

a. 2305 mètres.

b. Nom très vraisemblable, mais que je n'ai pu repérer sur les cartes.

c. Il y a un sommet du Gourgeas ou de Courgeas entre le Ravin de Bussing et le Torrent de Male Vesse, rive droite de la haute vallée de la Bléone.

d. Sur la Crête de la Basse, entre le Torrent de Male Vesse et la Bléone ; cabane de la Basse sur les dernières cartes de l'I.G.N.

Ce soir ? et peut-être même avant. À sa montre il est trois heures : pour descendre à la Baisse sans bousculer le troupeau, en le laissant paître à sa convenance, il faudra bien compter deux heures. Et tout son instinct lui assure que le temps va changer avant la nuit. Conclusion : on va encore attendre un petit moment, puis on s'y mettra.

Pour l'instant, on est tranquille. Il regarde tout autour de lui, et le fait est qu'on est tranquille. Le souvenir d'un psaume passe par son esprit : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. » On a beau n'être pas bien pieux, les passages du Livre qu'on a entendus ou lus ne s'oublient pas. Élie pense que l'Esprit de Dieu plane réellement sur les montagnes : dans le silence et la solitude, on ne peut que le ressentir. Ces croupes dépouillées où pourtant les moutons trouvent leur pâture, cet air sec et subtil, toutes ces herbes aromatiques, c'est ainsi qu'il se figure la Galilée. Et les premiers avertis par les anges de la Nativité furent bel et bien des bergers comme lui. Plus tard, seulement, vinrent les rois mages, Melchior, Gaspard et Balthazar. C'était plus difficile pour eux, parce qu'il étaient trop savants et trop riches : l'or, l'encens et la myrrhe. Oui, mais précédés par les bergers, et peut-être qu'un de ceux-ci s'appelait Élie. L'idée le fait sourire un peu, non qu'il se prenne trop au sérieux, mais il éprouve la fierté de son métier, de ce métier qui remonte si loin au fond des temps, tout au long de la Bible.

Un bref aboi du Noir appelle soudain son attention : le troupeau se conduit correctement. Quoi, alors ? Il suit le regard de son chien, ah, ça y est. Deux ou trois cents mètres plus bas, émergeant de la forêt de Faillefeu, quelques points se déplacent lentement, taches claires sur le vert de l'herbe. Il sort ses jumelles de sa sacoche : voyons, un, deux, trois, quatre, cinq, et encore un sixième un peu plus bas. Des promeneurs, qui doivent venir de Tercier vers la Baisse, sans

doute pour redescendre sur Chavailles. Voilà qui n'est pas fréquent ici : pour la deuxième année qu'il y fait berger, il n'en a pratiquement pas vus. En exceptant, l'an dernier, ce vieux type à lunettes qui lui avait posé quantité de questions sur les vestiges laissés par les Templiers dans la vallée de l'Aune, près de Faillefeu bas. Mais cette année, jusqu'à maintenant personne. Selon les différentes cabanes où il a gardé troupeau, la fréquentation a varié du tout au tout. À la Séléta^a, le pays était splendide, avec toute l'herbe des Eaux Tortes et le cirque des grandes montagnes. Mais trop de monde : Le G.R. 9^b passe par là et avec lui un flot de gens, pas toujours bien élevés, trop souvent bruyants, sans gêne. Ils laissaient leurs conserves ou pire dans la cabane, jetaient des bouteilles cassées dans l'eau vive. Calamité suprême : plusieurs amenaient de gros chiens, même pas attachés, qui semaient la panique dans les troupeaux. Il fallait ensuite peiner des heures durant pour ramener l'ordre, en maudissant ces Parisiens. Pour Élie tout ce qui n'est pas de la montagne se classe sous l'étiquette de Parisiens, et il en aurait gros à dire contre les gens à chiens. Par contre, il y a trois ans, à la cabane du Mourréen, c'était le bout du monde, presque la fin du monde, coincé qu'on était tout au fond de la vallée, contre le sommet du Mourre de Simanice^c, entre la montagne du Mourréen et la tête de l'Adrech de Vachière. Élie s'y sentait pris au piège, une vaie nasse qui le faisait penser au Schéol de la Bible. Trop, c'est trop, et une pareille solitude le mettait mal à l'aise.

Non qu'il aspire vraiment aux visiteurs : certains vous méprisent et vous ignorent ; même pas la politesse d'un bon-

a. Sur le versant Ouest du cirque de la Blanche, au fond de la vallée de la Blanche de Laverq, Nord du massif des Trois Evêchés.

b. En fait, le G.R. 56, et seulement en contrebas de la Séléta, à Plan Bas ; le G.R. 9 passe dans les Préalpes, beaucoup plus à l'Ouest.

c. Sur les dernières cartes de l'I.G.N. : Mourre de Simance.

jour et de quelques mots sur le temps, comme il se doit. D'autres se croient obligés de prendre un air protecteur et bêtifiant, comme s'ils s'adressaient à un demeuré : « Alors, mon brave, ça boume ? » Pire encore, ceux qui tutoient d'emblée. En bon protestant, Élie pratique une réserve courtoise, une fierté sourcilleuse : il a tôt remis à leur place ceux qui prétendent d'entrée avoir gardé les moutons avec lui. Mais si les touristes sont corrects, cherchent à écouter plutôt qu'à parader devant lui, savent partir quand il le faut, alors Élie les voit venir sans déplaisir : dans les montagnes, il est chez lui. Ces gens là qui ne font que passer sont en quelque sorte ses hôtes, d'un moment, au moins. S'ils se montrent polis et compréhensifs, il l'est tout autant.

Tout en songeant à cela, Élie a fait entamer au troupeau son mouvement de descente vers la Baisse : quelques mots aux chiens, un geste du bâton. Le Noir est déjà en train de presser l'arrière garde, tandis que Zorro d'un côté, Élie de l'autre, font resserrer les flancs vers le centre et que, tout naturellement pour un profane, mais en réalité résultat d'un travail d'équipe bien concerté, le flot des moutons suit la ligne de la plus grande pente en direction du col. Le ciel est maintenant tendu d'une sorte de taie opale qui laisse passer les rayons du soleil, mais d'une lumière un peu fausse, d'une chaleur désagréable où l'on se sent mal à l'aise pour respirer. Pas un souffle de vent, pas de nuage encore, mais Élie est sûr de son fait maintenant : il va venir du Sud un gros orage, peut-être même le grand-père de tous les orages. D'ici deux heures, à son avis.

Il n'est pas inquiet, d'ailleurs : sur ces pentes herbeuses la foudre ne tombe pas ; il y a tout autour assez de pointes rocheuses et d'arbres pour l'attirer ailleurs. Et il faudrait un étrange berger pour redouter la pluie. Deux cents mètres plus bas, bien visible, le toit de tôle de la cabane de la Baisse évoque l'abri pour lui, et à côté la grande tache sombre de

l'enclos où les moutons, bien tassés les uns contre les autres, encerclés par la barrière en bois de mélèze, ne risqueront pas de paniquer. Juste un peu de peine à faire descendre le troupeau, à le faire remonter demain vers la montagne de Boules. Mais c'est le métier ; il y faut de la patience et des jambes d'acier. De ce côté là, Élie s'estime bien pourvu.

Un coup d'œil du côté des touristes qui se rapprochent sensiblement, bien que leur allure soit plutôt lente et irrégulière ; des amateurs, quoi. Un bon point, cependant : ils n'ont pas de chien avec eux. C'est toujours ça. Comme tous les bergers, Élie est très chatouilleux sur la question. Dans les coins les plus fréquentés, on place des écriteaux pour avertir les promeneurs qu'amener des chiens est interdit. Il en est, d'ailleurs, pour hausser les épaules et passer outre. Tant pis pour eux : un berger en colère est d'un abord singulièrement désagréable, et ses chiens à lui peuvent faire autre chose que garder les moutons.

Élie surveille ses touristes, tout en descendant : quatre filles et deux garçons, tous des jeunots, visiblement. Des vêtements disparates, et très peu, semble-t-il, pour une des filles. Enfin, rien du montagnard. Mais c'est leur droit de se promener sur des sentiers faciles, et après tout Élie trouve sympathique de les voir monter dans la grosse chaleur plutôt que de stagner au fond d'une vallée quelconque, le plus près possible d'un bistrot. Oui, il croit se rappeler qu'il y a un camp de jeunes, entre Chanolles et Chavailles ; ceux-là vont sans doute le regagner après une balade de la journée. Rien à dire contre, et il n'aime pas s'occuper des affaires des autres : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. »

Une ombre passe tout à coup sur l'herbe, et il lève la tête vers le ciel : un bout de nuage, le premier. Le vent est plein Sud, là haut. Et l'on voit comme un frisson passer sur les fayards de la forêt de Boules ; un seul, et ils redeviennent immobiles. Signe avant-coureur du gros temps. Pas pour tout

de suite, non, mais Élie presse insensiblement la descente du troupeau. Il le dirige droit sur la Baisse, sinon il faudrait traverser le ravin, puis remonter vers la cabane. Ce faisant, il se rapproche des six touristes qui, eux aussi, se dirigent vers la Baisse. Arrivés les premiers, comme de juste, puisqu'ils vont plus vite que les moutons, ils s'arrêtent sur le tranchant du col ; pour se reposer, pour regarder la vue sur la vallée de la Chanolette, sans doute aussi pour attendre le troupeau et faire un brin de causette avant la descente sur Chavailles. Les deux chiens qui les ont observés depuis longtemps, tout en faisant leur travail, ont vite senti que le maître ne montrait aucune inquiétude, donc que ces gens là étaient inoffensifs. Ce qui ne veut pas dire qu'ils vont aller les flairer, faire joujou avec eux, mendier biscuits et caresses. Le Noir et Zorro, en bons chiens de berger, restent à distance de tout étranger ; ils n'acceptent nourriture et compliments que de leur maître. Jamais agressifs sans raison, plutôt dédaigneux de ceux qui traversent leur domaine sans s'y arrêter.

La petite bande se décide à s'approcher d'Élie, avec un brin d'hésitation. Sans doute parce qu'il ne répond guère à l'image conventionnelle qu'on se trace du berger : hirsute, vêtements cent fois rapiécés, grand chapeau noir, vaste pélerine et — pourquoi pas ? — barbe de fleuve toute blanche. Or Élie, de par son ascendance protestante, est strict de tenue : visage rasé, vêtements nets : chemise bleu foncé, pantalon de drap brun, pataugas. Plus surprenant encore : une casquette de toile blanche et des lunettes de soleil dessinent un berger inattendu pour des profanes.

Voyant leur maître s'arrêter, les chiens ont fait faire la pause au troupeau. On échange des bonjours tout en s'observant. Celui qui dirige la bande est un grand barbu, chemisette à carreaux, jeans, chapeau de brousse cabossé sur la tête ; il n'a pas l'air du mauvais gars. À côté de lui une brunette, débardeur rouge vif et pantalon de toile mauve.

Élie n'apprécie guère ce mélange de couleurs. Puis le second garçon, un rouquin courtaud, short et baskets. Enfin trois filles : une grande bringue, plutôt osseuse, chemise marron, pantalon de velours brun et chaussures de montagne. Élie les juge d'un coup d'œil : des vraies, avec des semelles vibram quasi-neuves. Encore une brune, en bikini noir, qui empeste la sueur de femme. Élie n'aime pas ça : il trouve que la montagne est une personne grave, parfois redoutable, et qu'on doit se vêtir correctement devant elle. Question de tenue, de politesse. Sans compter qu'exposer toute cette peau au soleil, c'est risquer des suites bien désagréables. La dernière fille, plutôt rondelette, tire sur le blond : chemisier blanc, short vert pomme, des sandales aux pieds. Eh bien ! elle va jouer dans la descente, où se trouve quand même un passage d'éboulis.

Bon : on s'est assez toisé mutuellement. On va discuter un peu. Élie attend sans impatience ni ennui les questions habituelles qu'on va lui poser. Et ça ne manque pas.

« C'est ici que vous gardez votre troupeau ? » Il pourrait rétorquer que c'est visible à l'œil nu. Mais on ne l'a pas tutoyé : un bon point. Il répond donc à la politesse par la politesse : « Tout l'été ? — Jusqu'à mi-octobre, si le temps le permet. — Vous êtes seul, je veux dire : comme berger ? — En effet. — Ben ! vous devez drôlement vous emmerder ! » C'est bikini noir qui vient de parler ainsi ; il l'aurait parié à l'avance. « Et pour les provisions ? — Une fois la semaine, on les monte de Tercier, avec la camionnette d'abord, puis le mulet. — Et vous débrouillez pour votre cuisine ? — Pourquoi pas ? — Et tout seul, vous n'avez pas peur, des fois ? » Ça, c'est la blonde, qui, effectivement, n'a pas l'air très futé. Le barbu et le rouquin rigolent, et l'atmosphère se détend. Ils ont beau afficher la désinvolture, ils se sentent un brin intimidés devant ce grand berger, sérieux, austère même, plus âgé qu'eux, qui les reçoit comme des hôtes sur

sa montagne, avec une réserve courtoise. Ils ont senti, par intuition, qu'il valait mieux ne pas lui poser de questions personnelles.

Et voici qu'on l'interroge, à bâtons rompus : sur les maladies des moutons ; le débardeur rouge voudrait savoir ce qu'est le tournis et comment on le soigne. Puis le rouquin fait des remarques sur la géologie et discute avec Élie des plissements qu'on découvre d'ici ; le barbu demande des renseignements sur le trajet pour aller au col de Talon, et, de son bâton, Élie lui indique une mauvaise barre de rochers qu'il lui faudra tourner par la gauche. Non, ces garçons et ces filles ne sont pas méchants : ils ont l'air de bien s'entendre, écoutant Élie avec soin sans lui couper la parole. Quand il leur a fait remarquer les bandes de nuages cuivrés qui émergent au-dessus du Cheval Blanc, ils suivent de bonne grâce ses conseils et se préparent à descendre vers Chavailles pour n'être pas pris par le gros temps.

On se dit donc au revoir, avec un peu de gaucherie, sachant qu'on ne se reverra jamais, et les voilà, barbu toujours en tête, qui prennent le sentier et disparaissent aussitôt derrière le tranchant du col. Une dernière remarque de bikini noir parvient aux oreilles d'Élie : « Quand même, pas marrant d'être seul comme ça. Pas possible ! » Encore un moment, des bruits de conversation et des rires, puis plus rien. Élie, en effet, reste seul.

Seul, mais ce n'est pas le moment de philosopher, car le temps se couvre à vue d'oeil. L'armée de nuages qui vient du Sud se renforce rapidement ; les gros escadrons montrent déjà leur nez au dessus de la crête du Cheval Blanc. De l'Est se glissent de nouveaux renforts et le vent commence à se faire entendre dans la forêt de Faillefeu. Un claquement de langue avertit les chiens, et le troupeau se remet à couler vers la cabane. D'ici, on ne la voit pas, enfoncée dans un repli de terrain qui la protège des courants d'air venus de la

Baisse. Mais elle n'est pas loin, on y sera avant l'orage. Des souffles précurseurs, presque tièdes, tracent des ondulations dans l'herbe, épaisse en cet endroit. Par dessus le tintement de la clarine que porte le bélier floquet se perçoivent les grondements lointains venus du Sud où semble résonner tout un ciel de cuivre sombre. Le soleil baisse vers la crête de la montagne de Carton ; même à l'Ouest, le temps se couvre. Cela se prend de partout.

Mais Élie reste calme : on est paré. Quelques minutes encore, et voici la cabane, son toit de tôle, les abreuvoirs taillés dans un demi tronc de mélèze, et ces plantes aux larges feuilles qui poussent toujours près des chalets. Élie parle aux chiens, les dirige de son bâton, stimule l'arrière garde de brèves interjections. La porte du parc était resté ouverte, comme de juste, et si les moutons hésitent un instant, le Noir les bouscule, feignant même de les mordre ; pas plus, il sait qu'il ne doit pas abîmer les bêtes. Dès que les premiers se sont décidés à entrer, le reste suit sans barguigner, retrouvant l'odeur familière du fumier de brebis. Sûr qu'ils vont être serrés, une fois au complet. Mais les moutons aiment cela, ils se sentent rassurés, protégés. Du côté d'où viendront le vent et la pluie, le mur de la cabane et l'avancée du toit feront barrière. C'est un bon abri, se dit Élie, en poussant du genou et de la main les dernières bêtes. Leur toison épaisse est agréable au toucher.

Bon, c'est fait ; il peut fermer la barrière de bois et l'assujettir avec un anneau de fil de fer. Le vent souffle de plus en plus fort et le ciel est complètement couvert, traversé d'éclairs qui se rapprochent. Le gros du mauvais temps ne va guère tarder, pense Élie, en entrant dans la cabane. Les deux chiens, restés sur le pas de la porte, le regardent avec une interrogation muette, facile à comprendre. Eux aussi aimeraient bien se mettre à l'abri : « D'accord, entrez. » Sitôt dit... ils ne se font pas prier et les voilà déjà à l'intérieur où

ils vont se coucher près du sac de sel, surveillant les faits et gestes d'Élie.

Celui-ci s'affaire, prépare la pâtée pour les chiens, le repas pour lui-même. Inutile d'allumer le feu, il fait chaud. Peut-être plus tard une flambée, pour le plaisir, juste histoire de se tenir compagnie. En tout cas le jour baisse à vue d'œil et le tonnerre gronde de plus en plus près. Voilà les chiens servis, chacun son écuelle pour éviter les disputes. Quoique, de toute façon, Zorro s'incline devant le Noir en qui il reconnaît son patron. Jamais Élie ne les a vus se battre, et d'ailleurs il ne le tolérerait pas : les chiens le savent bien. De temps en temps, ils jettent un œil sur lui, par dessus leur écuelle, pour voir si tout va bien — ce qui est le cas. Tout est tranquille dans la cabane. Assis sur ses talons devant le foyer, Élie surveille son petit réchaud où mijote la soupe qu'il a préparée ce matin avant de partir. Il coupe dans un pain de seigle rond des morceaux pour les faire tremper, taille avec son opinel une tranche de jambon à l'os. La bouteille de vin est sur la table, avec le fromage de brebis. Les gestes familiers exécutés tranquillement, la cabane bien close contre les rafales croissantes du vent, composent une atmosphère paisible, autour de la lumière sécurisante de la lampe-tempête qu'Élie vient d'allumer. Les chiens repus s'allongent, le museau sur les pattes de devant ; leurs yeux jaunes, sous les longs poils, regardent le maître qui mange lentement, presque gravement. Un berger sait ne pas se hâter ; ce n'est pas bon. Faire les choses comme il faut, quand il le faut, sans précipitation. Que deviendrait un troupeau sous les ordres d'un maître nerveux et impulsif ?

Élie qui mangeait s'arrête soudain, pendant que les deux chiens dressent l'oreille en même temps, puis se détendent. Tous les trois ont identifié cette rumeur qui s'approche très vite : la pluie. Et déjà sonne le toit de la cabane sous les premières gouttes. Bientôt c'est la grosse averse, et partie

pour durer, semble-t-il. Le tonnerre claque, puis gronde longuement dans les montagnes. On peut dire que le bruit profite ! chaque coup se répercute tant de fois que l'écho n'est pas encore éteint quand vient le coup suivant. Élie referme son couteau, range sa vaisselle. Il va sortir pour jeter un coup d'œil aux bêtes : non qu'il craigne quelque chose, mais on ne sait jamais. Tout vérifier, cela aussi fait partie du métier de berger.

Il passe sa veste de cuir, enfle son poncho, fait recoucher d'un geste les chiens qui allaient le suivre. La lampe-tempête à la main, il pousse la porte que le vent referme aussitôt, et le voilà dans la nuit traversée d'éclairs. Il baisse la tête contre l'averse qui crépite sur son poncho. Eh, ça tombe dru ; il a eu sacrément raison de faire descendre le troupeau. Il lève sa lanterne pour l'inspecter, et la lueur se reflète dans les yeux des moutons qui le regardent ; tout est correct, l'enclos bien fermé, les bêtes tassées sous le grand auvent du toit, tranquilles. Avec l'épaisseur de laine bien suintée qu'elles ont sur le dos, la pluie ne risque pas de leur faire du mal. D'autant que le temps n'est pas au froid. Élie songe qu'il n'a pas de toison, lui, et se hâte de rentrer.

La porte refermée sur le fracas extérieur, d'un seul coup c'est le calme. On est bien ici, à l'abri, quoi. Le poncho et la veste s'égouttent, suspendus à un gros clou planté dans le mur. Une flambée de branchillons dans l'âtre, sa pipe allumée, Élie songe paisiblement, observant la danse de la flamme qui remplit presque autant son esprit que ses yeux. Les chiens, à côté de lui, se laissent rôtir avec contentement ; curieux comme ils aiment cela. Le temps passe tout uniment ; la pluie qui tombe à seaux sur le toit ne trouble pas le calme de l'intérieur, lui donne au contraire plus de saveur. Élie estime qu'il va pleuvoir une bonne partie de la nuit. Demain, le troupeau appréciera l'herbe mouillée. Demain, il fera grand beau.

Maintenant le feu touche à sa fin. Par instants, un sursaut de la flamme jette une lueur sur la table, le banc, un morceau de mur. Étendu sur la paillasse, dans son sac de couchage, Élie laisse aller ses pensées à leur guise. Il a remercié le Seigneur pour ses bienfaits de la journée, selon une habitude d'enfance bien ancrée en lui. Il a déjà fixé dans sa tête l'endroit où il mènera ses bêtes demain. Il revoit la bande des jeunes en train de lui parler et la phrase de la fille résonne à ses oreilles : « Tout seul, vous devez drôlement vous emmerder. » Il médite un instant là dessus : d'abord elle a été la seule à s'exprimer ainsi, peut-être même à le penser. Il a remarqué que la grande brune avait haussé les épaules et le rouquin froncé le sourcil. Cela dit, dans son idée à elle, elle avait raison : vivre, pour elle, c'était s'agiter au milieu de gens de son âge ; la promenade terminée, se retrouver dans un lieu civilisé, la radio, les autos, le cinéma, la télé, la vie, quoi. Le pire des maux ne pouvant être que la solitude, surtout au milieu des montagnes. Solitude égale ennui : pour chasser l'ennui, il faut des gens et du bruit, beaucoup de gens et beaucoup de bruits. La ville, voilà le seul endroit où l'on peut vivre.

Et lui ? Il s'interroge honnêtement : son métier présente des inconvénients, des difficultés, des privations, des moments difficiles. Bien sûr — comme tous les métiers, corrige-t-il aussitôt. Mais maintenant, ici, dans le moment présent, ne serait-il pas plus heureux à la place de la fille qu'il imagine en train de discuter avec les copains autour d'un pot, tout en regardant plus ou moins la télé ? Oh, s'il fallait rester seul toute l'année dans la montagne, Élie renoncerait. Mais il ne monte à l'Alpe que pour quatre mois, en gros. Ce qu'ont les autres, il peut l'avoir le reste du temps, s'il le désire. Mais il se trouve qu'il ne le désire pas tellement, ou, du moins, pas tellement souvent.

En ce moment ? La pluie a pris son régime de croisière et

roule sourdement sur le toit, un bon toit, qui ne laisse rien passer. Les chiens dorment tranquillement, car ils sentent bien que tout est en ordre. Les pensées se ralentissent, dans la tête d'Élie. Derrière ses paupières, des images passent, nonchalamment, avec des intervalles de plus en plus longs. Quelques braises palpitent une dernière fois dans le foyer, puis s'éteignent.

Il est bien. Il dort.